

## Le parfum du scandale

Simone Suchet

Numéro 137, mai 2013

Le parfum

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Suchet, S. (2013). Le parfum du scandale. *Moebius*, (137), 63–66.

SIMONE SUCHET

*Le parfum du scandale*

À Maëlys

Le soleil de mon enfance triste et grise. Triste comme la petite ville assoupie et terne, dissimulée derrière ses escaliers Renaissance et ses maisons à colombages, dans laquelle j'habitais. Une ville, oui, car c'en était bien une même si, dans ses rues, circulaient encore tracteurs, vaches que l'on menait au pré et un gros cheval gris pommelé, qui tirait une charrue fatiguée. Même si les distractions rares consistaient pour l'essentiel à attraper les têtards dans les ruisseaux et à traquer les lézards pour leur couper la queue. Il arrivait aussi que nous partions à bicyclette faire des balades aux alentours, grim pant en danseuse les côtes pentues, serrant les freins et les fesses dans les descentes.

Toujours aussi grise, toujours aussi triste, trente ans plus tard. Éternelle endormie. Encore et toujours. On dirait pourtant qu'un siècle s'est écoulé. Les constructions ont gagné sur les champs. Les vaches et les tracteurs ont disparu, le cheval pommelé est mort depuis longtemps, le ruisseau est recouvert d'une chape de béton, les lézards n'osent plus s'aventurer sur ce qui était un chemin de campagne, maintenant une route nationale où l'on entend pétarader voitures, motos et mobylettes.

Je me tiens devant la tombe de ma mère. Les fossoyeurs s'appêtent à refermer le caveau. Les gens se pressent, nombreux. Ils me présentent leurs condoléances, me serrent les mains, m'embrassent avec effusion. Je ne les reconnais pas. Cérémonie convenue. Pénible. Je n'ai qu'un désir. Fuir, partir au plus vite.

Une femme âgée se présente devant moi. Mise modeste. Un manteau gris et un foulard noué, serré sous le cou. Elle me sourit. Des effluves entêtants s'élèvent, envahissent ma mémoire. Je chavire. C'est elle, c'est Loulou. Ma Loulou! Le soleil de mon enfance morose. Ces senteurs chaudes qui me bouleversaient, enfant, me bouleversent à nouveau. *Patchouli, muguet, violette*. Je voyais des plages de sable blanc infinies, des eaux turquoises, des voiliers et des hommes qui ondulaient nonchalamment. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre. Et nous restons ainsi enlacées. Indifférentes aux autres qui s'éloignent doucement.

Tous ces ragots qui circulaient sur elle, la belle, la capiteuse Loulou! Fêtes à longueur de nuit. Coucheries. Beuveries. Noubas à n'en plus finir. La rumeur voulait qu'elle en ait fait de belles pendant la guerre, couché à droite et à gauche. Et avec des Boches en plus! Des Boches, vous m'entendez, la salope! Un jour, on l'avait retrouvée ivre morte dans ses escaliers, la chatte à l'air! Une garce! Une traînée!

Loulou, belle à couper le souffle. Perchée sur sa bicyclette, elle pédalait ardemment, sa robe soulevée jusques aux cuisses. Son écharpe voletait dans le vent, prolongeait sa présence évanescence. Il se murmurait qu'elle avait été mannequin. À Paris!

Loulou ne travaillait pas. Tare insupportable pour les femmes de son quartier, populaire et ouvrier. Des femmes qui, elles, trimaient à longueur de jour, à faire les courses, cuisiner, récurer, frotter, laver, repasser, garder les mioches, turbiner à l'usine ou aux champs. Elle s'occupait de son fils. Un enfant blond, frêle, les traits fins, la silhouette délicate. De son mari aussi. Souvent absent, et pour cause! Il travaillait à l'étranger, en Algérie. Ce qu'il y faisait, on l'ignorait. Alors on imaginait: agent secret, légionnaire, mercenaire. Ce que l'on savait, c'est son nom: François Lion. On l'appelait Le Lion.

Les jours d'été, elle s'assoyait sur un banc de pierre, juste devant sa maison. Les gens se pressaient autour d'elle: les hommes qui revenaient de leur jardin lui offraient avec révérence les fruits de leur labeur, les femmes se plaignaient de la brutalité de ces mêmes hommes, devenus si

dociles face à elle. Cette année-là, Le Lion était venu. Assis auprès d'elle, un bel après-midi, il lui a caressé la main, y a déposé un baiser. Lui a parlé doucement. Loulou a écouté. A adressé un sourire épanoui à son homme. Brun. Râblé. De petite taille. Ni apollon ni hercule, un homme modeste et taciturne. Rien de l'armoire à glace construite par les imaginations enfiévrées de la rue. En fin d'après-midi, le Lion s'est levé, il a attrapé un panier d'un côté, son fils de l'autre. Ils sont revenus une heure plus tard, le panier chargé de laitues vertes, bien pomées, de petits pois aux cosses lumineuses et de fraises rouges, appétissantes. Accoudée à sa fenêtre, Loulou les a accueillis d'un geste joyeux de la main.

La semaine suivante pourtant, mauvaise nouvelle. Le Lion a été transporté à l'hôpital. Blessé. En danger. Parti cueillir des champignons, il s'était vêtu d'une chemise rouge. Dans le pré, au milieu des vaches, le taureau, titillé, excité, a chargé et encorné l'infortuné. Loulou l'a découvert, la jambe droite plâtrée, maintenue en l'air par un système de poulies, le visage tuméfié et bleui. Elle s'est approchée du lit, a caressé son front de ses doigts légers. Soupir douloureux, sourire las de son mari. Malgré leur compassion affichée, les voisins n'ont pas pu s'empêcher de penser : « Quel con, tout de même, se promener dans les champs avec une chemise rouge ! » Guéri, il est reparti très vite. En Algérie ou ailleurs. On ne l'a jamais revu. Quelques années plus tard, le fils de Loulou disparaissait, lui aussi. Emporté par une maladie aussi terrible que foudroyante.

Loulou était mon refuge. Mon évasion. Sous ses mots ardents, passionnés, ses héroïnes préférées, Thérèse Desqueyroux, Odile Mallet, prenaient vie. Elle aimait la poésie. Hugo, Vigny, Verlaine, Baudelaire. Elle lisait et ce n'était pas le moindre de ses charmes. Nous feuilletions *Cinéma*, regardions pendant des heures les photographies des vedettes de l'époque, Danielle Darrieux, Micheline Presle, Françoise Arnoul, Liz Taylor, Claudia Cardinale, Brigitte Bardot. Elle adorait B.B., sa beauté sauvage, sa moue, sa démarche de chat. La sensualité provocante de Marilyn Monroe, ses airs d'enfant perdue et sa vie cabossée l'émouvaient au plus haut point.

Pendant les vacances, ma mère me confiait parfois à elle. Foulards à sequins, châles chamarrés, turbans lamés or, jupes à volants, tous ces trésors venus du passé se transformaient en vêtements d'apparat. Une ligne de khôl sur la paupière, un soupçon de fard sur les joues, du rouge sur les lèvres appliqués de ses doigts experts et apparaissait devant ses yeux une petite princesse des mille et une nuits. Une princesse qui esquissait un pas de danse, se pavanait devant la psyché, émerveillée devant son image. «Ma petite princesse adorée», disait-elle en me serrant contre elle. Je me lovais dans sa chaleur, dans son odeur suave.

Elle avait vécu à Paris et je ne comprenais pas qu'elle soit revenue dans cette petite ville sinistre où, me semblait-il, elle ne pouvait que s'ennuyer à mourir. Elle me racontait les gens attroupés devant les vitrines de Noël des grands magasins, les cris de joie des enfants découvrant les minuscules personnages des contes de l'enfance lus et relus. Elle s'extasiait au souvenir des illuminations des Champs-Élysées, des milliers d'étoiles, des sapins lourdement décorés. Évoquait parfois des spectacles qu'elle avait vus, des films qu'elle avait aimés. Je l'imaginai les soirs de première, au bras d'Alain Delon ou de Jean-Paul Belmondo même si je savais qu'elle en pinçait pour Vittorio De Sica! Plus belle que toutes ces stars qui la faisaient rêver.

Aujourd'hui, des rides creusent le visage de Loulou, dont l'ovale est moins net, moins précis. Quel âge peut-elle bien avoir? L'âge des statues sans doute. L'âge de toutes les conquêtes et de tous les renoncements. Pourtant, dans ma mémoire, elle n'a pas changé.

Loulou, ma tante Loulou.